

La circulation routière: reflet d'une société décomposée

Georges Corm

Le comportement des Libanais sur les routes de notre pays est exemplaire. Les chauffeurs de taxis collectifs ou d'autobus prennent un malin plaisir à s'arrêter sans crier gare au milieu de la route, loin d'un trottoir. Ils bloquent ainsi toute circulation durant le temps de descendre ou de charger des passagers. Les grosses cylindrées et les quatre quatre foncent sur vous pour vous intimider et afin que vous leur laissiez le passage. Les convois d'hommes politiques foncent aussi dans la mêlée. Les blocs de béton très nombreux empêchent de se garer, mais partout on trouve des voitures arrêtées auprès d'eux et dont le stationnement réduit considérablement le flux de voitures passantes.

Les feux rouges ne sont respectés qu'à 50% ou 60%. Les petits bolides de motocyclettes vous foncent dessus de tous les côtés sans respect des feux rouges ou des routes à sens unique. La notion de priorité n'existe pas et les voitures débouchent de routes perpendiculaires sans se donner la peine de savoir si le chemin est libre. Enfin, l'ivresse de la vitesse, la fatigue des conducteurs parfois, les camions dont les freins ne sont pas entretenus : tout cela provoque une hécatombe journalière sur les routes.

Bref, une jungle sans pareil, qui reflète fort bien ce qu'est devenu la société libanaise d'où tout sentiment de civisme a disparu. L'égoïsme est total dans la façon de conduire, mais aussi le désir de passer avant les autres, de ne pas attendre, de laisser sa voiture n'importe où n'importe comment, pourvu de ne pas avoir à marcher 10 mètres comme simple piéton et d'être déposé juste devant l'endroit où l'on se rend, de prendre tout son temps pour descendre majestueusement de son véhicule conduit par un chauffeur, seul ou en famille, ce qui bloque d'autant plus longtemps la circulation derrière le véhicule arrêté, le plus souvent en double ou triple file. Le désir d'intimider l'autre qui circule en même temps que vous ; de toujours passer devant lui à un carrefour ou à feu rouge qui passe au vert ; de lui en imposer par la dimension de plus en plus volumineuse de son véhicule. Le désir de lui remplir les oreilles du son d'une radio mise au plus haut volume sonore. L'étalage de la richesse par l'acquisition de véhicules toujours plus luxueux et chers ou rapides.

Le parc automobile bigarré décrit bien une société décomposée : voitures très vieilles et branlantes, sales, cabossées et à bout de souffle ; voitures rutilantes et étincelantes, massives ou de sport. Chauffeurs stylés, mais qui peuvent aisément sortir le pistolet ou le kalachnikov si vous avez eu le malheur d'indisposer en demandant le respect des règles de conduite et de bienséance ; chauffeurs épuisés et mal rasés des taxis collectifs, van de transport de passagers, d'autobus et de camions.

La circulation au Liban est bien à l'image de la société et de l'Etat. Un état de décomposition anarchique, narcissique et égoïste qui se reflète parfaitement dans la façon de se comporter sur les routes. Un état de stratification sociale de plus en plus accusé par les signes extérieurs de richesse ou de pauvreté, qui fait qu'aucune communication n'est possible entre membres de groupes sociaux si hétéroclites. Lorsque cette stratification se combine à la segmentation communautaire, alors le pire peut arriver.

Il est de bon goût dans la « bonne société » de considérer que cette anarchie et cet incivisme sont au Liban un héritage génétique dans les couches pauvres de la population, à qui l'on attribue aussi le communautarisme tant dénoncé, mais jamais affronté avec courage et le souci du bien public. Pourtant, il serait temps de prendre conscience que le citoyen ordinaire, au Liban comme ailleurs, ne fait que copier le comportement de ses dirigeants qui gèrent l'Etat de la façon anarchique et incivique que nous connaissons depuis longtemps. Privés d'eau courante, d'électricité, de revenus décents, peut-on vraiment demander au « bon » peuple de se comporter mieux que ses dirigeants et de leur donner l'exemple ? A force de vendre du communautarisme, de montrer que tous les passe-droits sont possibles dans les affaires publiques, que le souci du bien public est inexistant dans la vie politique et économique du Liban, la couche dirigeante a enclenché ce processus de désagrégation sociale avancée du pays.

Point n'est besoin de thermomètre ici pour mesurer les progrès du mal. Il suffit de prendre conscience de la jungle qu'est la circulation et du fait que les heures d'embouteillages ne sont que le produit d'une anarchie des conduites individuelles sur les routes, ce qui ne semble d'ailleurs empêcher personne de dormir dans notre « élite » pensante ou politique. Car il fait si bon vivre au Liban !